

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 39 (1966)

Heft: 10

Artikel: Vues sur le Valais

Autor: Ramuz, C.F.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-778336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Mitte der Nacht. Man schläft. Man ruht.
Der lange Tag war reich und gut.
Um eins weht still durchs Haus der Geist,
der Rigigluck und -frieden heisst.
's ist zwei. Lautlos sinkt früher Schnee...
Im Sommer weckt die Blütenfee
um drei und vier mit zartem Schnauf
mächtig die Blumenwiesen auf.
Die Menschen schlummern, Berg und Baum,
in einem Traum aus Hauch und Flaum,
und von der Gipfel Wolkenhaar
glüht Morgenröte wunderbar.
Längst macht (der Gast – allein, zu zweit –
schläft noch) das Haus sich dienstbereit.
Die Uhr tickt lauter. Sieben. Acht.
Die kleine, grosse Welt erwacht.*

*Frühstück um fünf? Sechs? Sieben? Neun?
Uns freut's, wann immer Sie sich freuen –
und strahlend (wenn's das Wetter mag)
beginnt – Grüss Gott! der Rigitag.
Erst neun? Schon zehn? Die Sonnenuhr
zieht unfehlbar die Himmelsspur.
Man wünscht um elf (so ungefähr),
dass überall – die Rigi wär...
Jetzt lockt (nach Laune, Lust und Wahl)
um zwölf – zeitlos – das Mittagmahl,
und heiter meint ein Gast, nun sei
kaum erst ein Vierteltag vorbei.
Siesta? Buch? Brief? Wanderung?
Ski? Curling? Schwimmbad? Wassersprung?
Die «Rigireise» von Mark Twain
kann man just selber klettern gebn.*

*Im Licht erglänzt – sei's Blust, sei's Schnee –
das Herz der Schweiz: ihr schönster See.
(Kurz sei vermerkt, dass jedermann
wann, wo, was er will, speisen kann;
auch darf er König – vier, fünf – nein:
soll eigner Kellermeister sein!)
Sacht dämmert's. Sechs und sieben. Acht.
Geborgenheit. Die Sternenwacht.
Von Freundschaft, Liebe – nichts? kein Wort?
Mein Freund – hier ist ein Zauberort...
Erst neun? Schon neun? Gekühltes? Punsch?
Die Kinder schlafen. Und Ihr Wunsch?
Zehn. Elf. Die Bar? 's ist zwölf. Man sinnt,
dass bald der neue Tag beginnt.
Nachtnebel steigt, Frühnebel fällt.
In Frieden ruht die Rigiwelt.*

(Als in einer Winternacht im Februar 1961 das Grand-Hotel Rigi-Kaltbad von einem Brand zerstört wurde, schloss damit nicht nur ein berühmtes und langes Kapitel aus der Geschichte des schweizerischen Fremdenverkehrs: eine Epoche, von der ein Hauch ihrer grossen Vergangenheit aus dem letzten Jahrhundert, etwas anachronistisch zuweilen, doch auf sonderbare Weise glanzvoll, bis in die Gegenwart hinein spürbar geblieben war, ging für immer zu Ende. Das tragische Ereignis ist unvergessen. Aber auch die gegen Norden durch die höheren Hänge geschützte Rigiterrasse über dem Vierwaldstättersee, nach Süden und Südwesten wie ein grosses Sonnenfenster geöffnet, blieb im Gedächtnis unauslöschbar. Dass bald neue Hotelpläne, kühne, wie Visionen anmutende, ausgearbeitet wurden; dass nach kurzer Ruhezeit die Baumaschinen ratterten und stampften – wen wundert's? Und wenn wir uns erinnern, dass die Namen der Dichter und Schriftsteller Alphonse Daudet [«Tartarin de Tarascon»] und Mark Twain [«Rigireise»] mit der Geschichte der Rigi, mit der Faszination, die dieser Berg während so langer Zeit über die halbe reisende und wandernde Welt ausgestrahlt hat, ebenso unvergessbar verbunden sind: wen wundert's jetzt zum andern Male, dass die neue Leitung der Hostellerie Rigi auf Rigi-Kaltbad-First sich dem Geist der Poesie auch in unserer Zeit nicht verschliesst? In diesem Oktober sollen erste Teile des Hotelzentrums eröffnet werden. Und was findet der Gast am ersten Morgen neben seinem Blumen-Frühstücksgeschirr als Geschenk des Hauses? Ein Gedicht. Ein Gedicht im modernen Jahre 1966! Ist das nicht auch so etwas wie ein Programm? Ein Versprechen und ein Exempel neuer Ideen, unverbrauchten Stils? Wir freuen uns, dieses Gedicht unseres «poetischen Mitarbeiters» Albert Ehrismann unseren Lesern im voraus verraten zu können. Übrigens: an Regentagen, nach Gewitternächten, beim ersten Schnee, zum Nebelmeer und zu vielen anderen täglichen grossen und kleinen Ereignissen – obgleich natürlich die Sonne Königin über allem sein soll – werden die Frühstücksgäste gleichfalls mit Reimen begrüsst werden. Das sind vorläufig erst Einfälle, Vorstellungen. Aber – ist es nicht ein freundlicher Geist, der da weht, wehen möchte, wehen wird?)

C.F. RAMUZ

VUES SUR LE VALAIS

Ils sont maintenant tout un peuple; ils sont cent cinquante mille hommes vivant ensemble entre leurs montagnes, avec un gouvernement à eux; emportés maintenant dans la grande circulation des idées et des inventions de tout genre qui sont parvenues quand même jusqu'à eux. C'est un drôle de mélange où les vieilles coutumes côtoient sans s'y confondre les apports imprévus des techniques nouvelles, et où les siècles coexistent dans un étroit rapprochement. Ils circulent encore derrière leurs mulets bâtés de la même façon qu'au temps des Romains sans doute et tout à côté d'eux s'avancent les grands express internationaux qui jettent au passage le feu de leurs nickels, faisant s'envoler les brindilles éparses sur le talus de la voie ferrée, les feuilles mortes des peupliers. Ils ont encore leurs outres de cuir, leurs bottilles, qui sont des tonnelets plats faits de douves taillées au couteau dans du bois de mélèze et que tiennent assemblées, en manière de courroies, des ligatures du même bois; ils ont encore leurs verres à boire, qui ne sont pas en verre, mais tournés, eux aussi, dans un quartier de plane; et c'est à quelques pas de leurs vieilles maisons bâties en poutres sur un soubassement passé à la chaux que s'étalent, basses sous leurs verrières, les grandes usines où des machines, sans cesse remises au point selon les procédés les plus modernes, transforment une espèce de farine blanche, qu'on reçoit dans des sacs, en pièces pour avions. Eux, ils continuent de vivre leur vie. Il faut les voir quand ils descendent pour une des grandes foires d'automne, tous ensemble, au chef-lieu, et viennent de partout, étant rassemblés pour un jour et confrontés avec eux-mêmes. C'est encore un voyage, un

voyage de plus, mais cette fois-ci souvent un long voyage, qui les transporte du fond de leurs vallées jusqu'au beau milieu de la grande plaine, au bord du Rhône, où est Sion. Là, se dressent en plein terrain plat deux cornes rocheuses, deux pointes acérées, qui sont comme un rappel ou une imitation des sommets de la haute chaîne; mais, eux, ils sont vêtus de blanc, tandis qu'elles sont rousses et brûlées, avec leurs paliers de gazon rôti entre les bancs et les étages du rocher: l'une qui porte une vieille basilique à demi ruinée, l'autre un château fort écroulé. Ils viennent sur des chars, ou à dos de mulet, ou à pied (un vieux et une vieille avec leur parapluie) ou encore en train, quelques-uns; ils chassent devant eux des chèvres, tirent des cochons par la corde, ou bien vont derrière leurs vaches qu'ils activent avec un bâton: les hommes, la hotte sur le dos, la femme un gros panier à chaque bras, les garçons qui ont des culottes trop longues, avec une bosse aux genoux, les petites filles habillées comme leur mère, la même jupe à plis qui leur descend jusqu'aux pieds, les mêmes chapeaux; tous ensemble, tous convergeant au même point, alors on voit qu'ils se ressemblent. Il y en a qui parlent allemand (c'est une espèce d'allemand du haut Moyen Age), les autres parlent leur patois qui est de langue d'oc; mais d'où qu'ils proviennent, que ce soit du fond des vallées de la rive gauche ou que ce soit des hautes côtes, parées de vigne dans le bas, qui s'élèvent sur l'autre rive, ils ont un caractère commun qui leur a été imposé par un même climat, un même sol, une même nourriture, les mêmes travaux, les mêmes croyances, les mêmes nécessités...

...C'est l'automne, c'est la fin d'octobre, les vendanges sont faites et partout par les soupiraux des caves sort une odeur de fermenté qui à elle seule porte à la tête. Il fait encore chaud sous un ciel gris et tourmenté. Le vent souffle. Ces vents qui annoncent l'arrivée des pluies, c'est en particulier le fœhn qui est un vent des Alpes, et il promène au-dessus de la plaine de hautes colonnes de poussière qu'on voit tourbillonner dans les airs, qui s'abattent, qui sont élevées à nouveau; alors les toits de toile des échoppes claquent, qui sont dressées tout autour de la place où est parqué le bétail. On vend de tout, dans ces échoppes, des étoffes en tout genre, des souliers, des lames de rasoir, dans quelques-unes les produits du pays, leurs bouteilles, leurs gobelets de bois; des cordes, du cirage, des couteaux, des petits miroirs, des colliers, des broches; et les filles s'arrêtent, pleines de convoitise, et l'homme de l'échoppe commence un boniment qui les fait rire, puis brusquement elles se détournent, parce que l'homme tend la main avec quelque chose dedans. Deux ou trois amies ou cousines qui se donnent le bras, ce qui est une façon de se protéger mutuellement et fait qu'on n'est pas seule, mais en état de collectivité, pour résister aux tentations qui se présentent. Les hommes sont avec leurs vaches sur une grande place carrée: la petite race brune d'Hérens, et même les vaches dans le pays ont l'humeur belliqueuse; on les fait se battre ensemble dans les alpages, et, celle qui l'emporte, on l'appelle la reine. Sur une autre place, les femmes sont avec les chèvres, les cochons, les moutons; toutes les rues qui vont de l'une à l'autre sont pleines de monde et les boutiques qui les bordent de même, quelques-unes où il faut descendre par deux ou trois marches, comme celle du tanneur où on vend des peaux de bouc avec leur poil qui sentent fort. Les cafés sont d'autant plus achalandés que la journée est plus avancée. C'est que le pays du Valais est le pays du bon vin. C'est qu'on a du vin chez soi, mais qu'il y a du plaisir tout de même à le boire entre amis et qu'il n'y a pas de meilleure conclusion à un marché qu'on vient de faire, qu'on soit vendeur ou acheteur. C'est encore qu'ils ont leurs crus, c'est encore que le pays est un vieux pays, où les vieilles habitudes se sont conservées, où le vin lui non plus n'est pas encore «standardisé» et ne se fait pas en «série»; mais où ils ont encore leurs plans et toute espèce de plans:

le fendant, la rève, le muscat, l'amigne, la malvoisie, la dôle, qui viennent peut-être d'ailleurs, mais tirent de la terre d'ici leurs vertus particulières; c'est qu'ils ont leurs vignes étagées que les provignages culbutent et au milieu desquelles un fossé profond qui se déplace chaque année sert à renouveler les ceps. Dans leurs vignes étagées, ces milliers de petits casiers de vigne qui se tournent chacun le plus qu'il peut vers le soleil, avec le raisin noir, avec le raisin blanc, mais qui se dore comme la peau des filles, et finit par devenir brun au point de sa plus grande convexité, d'où ils tirent leurs divers crus, toute espèce de vins violents, hauts en couleur et parfumés, qu'il fait bon déguster en compagnie, quand on a dans sa poche une poignée d'écus ou dans son portefeuille quelques billets bleus soigneusement pliés. Un vin qui leur ressemble, un vin qui a de l'unité dans sa diversité.

Les vendanges sont faites, l'année est finie: celle du paysan ou du vigneron; il y a une trêve, c'est une page tournée, les voilà tous ensemble avec un peu d'argent liquide pour une fois. Plus on s'avance vers le soir, plus le bruit des voix monte, se mêlant au bruit de la rue, chaque fois que la porte du café s'ouvre. On donne

Blick vom Sattel zwischen den beiden kirchlichen Burghügeln Valeria und Tourbillon auf Sitten, die Hauptstadt des Wallis. Die Dächer liegen im Silberglanz eines herbstlichen Gewitterregens. Im Vordergrund steigt Gemäuer zum « Hundeturm » an, der zur Majoria, dem ehemaligen Sitz der bischöflichen Verwalter (Gebäudekomplex am linken Bildrand) gehört. 1946/47 restauriert, ist die Majoria heute Kantonales Kunstmuseum. Links vom « Hundeturm » in der Tiefe der romanische Turm der Kathedrale Notre-Dame mit seinem achteckigen Steinhelm. Photo Kasser SVZ

Au pied des collines de Valère et de Tourbillon: Sion, capitale du Valais dans la lumière d'automne. Au premier plan: la « Tour des chiens », qui veille sur la Majorie, ancienne résidence des évêques de Sion (ensemble de gauche). Restauré en 1946/47, le château de la Majorie abrite aujourd'hui le Musée cantonal des beaux-arts. À gauche de la tour, on distingue le clocher trapu de la cathédrale romane de Notre-Dame.

Sion, capitale del Vallese, vista dall'insellatura tra le due colline di Valeria e Tourbillon. La pioggia autunnale lustra d'argento i tetti. In primo piano, murature e « Torre dei cani »: fanno parte della Majoria (corpo d'edifici sulla metà sinistra dell'immagine), che in antico fu sede episcopale. Restaurata nel 1946/47, la Majoria è oggi Museo cantonale di belle arti. Dietro la « Torre dei Cani », a sinistra, il campanile romanico, con cuspidе ottagonale, della cattedrale romanica di Notre-Dame.

View from the saddle between the two fortified hilltops of Valeria and Tourbillon looking down on Sion, the capital of the Valais. In the foreground, masonry walls ascend to the "Dog Tower", a part of the Majoria, the former seat of the episcopal administrators (complex of buildings to left). The Majoria, restored in 1946/47, is now a Cantonal Art Museum.

des coups de poing sur la table, les rires de toute l'assemblée terminent une discussion; et les discussions souvent deviennent disputées, les disputes querelles, les querelles batailles, parce qu'il y a les clans, les partis politiques, les rivalités de familles, les conflits d'intérêt. Quand ces grands vents d'automne soufflent, qui énervent; quand l'odeur du vin nouveau, qui bouillonne dans les futailles, sort par les soupiraux des caves, vous monte entre les jambes, vous entre dans le nez, et à elle seule vous saoule; les feuilles des marronniers dures comme du cuir raclent l'asphalte des avenues; la nuit vient vite, la nuit tombe déjà; et ensuite c'est ces retours, c'est la ville qui se vide, ces laborieuses rentrées chez soi, ces heures de marche difficiles dans la complète obscurité, sur les chemins pleins de cailloux roulants qui s'attaquent droit à la pente ou les routes qui vont chercher par de nombreux lacets l'entrée d'une gorge où elles s'engagent avec peine, tellement le passage est étroit... Et puis il faut recommencer la vie de chaque jour.

C. F. Ramuz: «Vues sur le Valais»
 Urs-Graf-Verlag, Olten, Lausanne et Freiburg im Breisgau

